

Michel Stavaux

Analogies

poèmes

*Pour ce que je conçois, ah ! combien la parole
Est pauvre et faible ! et ce que je conçois,
Près de ce que j'ai vu, est aussi peu que rien !*

Dante
Paradis, chant 33, trad. Henri Longnon

Préface

De quoi parlons-nous quand nous disons : c'est de la poésie ?

« *La poésie est comme la vigne : c'est une question de plants, d'orientation, de terrain, d'amour et de soins constants.* » (René-Guy Cadou en réponse à une interview de Pierre Béarn dans *Le miroir d'orphée*).

La pensée appelée à se déployer pour qu'il y ait poésie me paraît de nature analogique. Contrairement au discours, le langage du poème tel que je l'envisage ne procède donc pas de manière linéaire par l'émission de propositions.

L'expression d'une pensée analogique bénéficie alors plutôt d'une signification autonome surgissant du nœud de sens produit par le texte, juxtaposition de liens entre divers domaines de l'intelligible. Dès lors les mots du poème offrent une expérience qui ne renvoie pas seulement aux notions du vocabulaire.

Ecrire la poésie est un artisanat sacré.

Cela ne signifie pas que l'expression poétique soit nécessairement subjective. Car la matière du poème est ainsi en chacun, son propos étant de susciter l'imagination sans la guider en fleurissant sur le fond symbolique sous-jacent de notre conscience. Par l'association d'images mentales, de sons et de rythmes qu'il nous propose, le poème, pour être efficace, doit réussir à nous relier à notre imaginaire partagé, celui des mythes enchantés et de la rêverie.

Cet univers partagé, Ernst Jung en a souligné la prégnance. Voilà ce qui constitue pour moi ce que j'aime à retrouver dans un poème. Le contraire d'un selfie littéraire. La veine en est profonde qui précède de beaucoup les expériences du vingtième siècle. J'en vois la plus haute cristallisation dans les œuvres d'Hildegarde de Bingen.

De cette façon l'émerveillement de l'esprit me paraît être spécifiquement l'objet de la poésie, la littérature comportant bien d'autres genres pour transmettre des idées ou d'autres émotions. En tous cas, c'est pour moi son objet principal, même si, naturellement, elle le partage.

Le poète dispose des mots, de leur sonorité, et du rythme régulier ou libre des phrases qu'ils forment pour susciter l'émotion. Celle-ci relève de l'ivresse.

L'un des ouvrages séminaux de la poésie française d'aujourd'hui est justement *Alcools*. Et un autre *Charmes*. « Charme, c'est-à-dire poème » disait Paul Valéry.

Pour paraphraser Wassily Kandinsky (in *Du spirituel dans l'art*, folio éd.), « le mot est une résonance intérieure. Cette résonance est due en partie à l'objet que le mot sert à dénommer. Mais il se forme une représentation abstraite, un objet dématérialisé qui éveille dans le cœur une vibration. L'emploi d'un mot peut aussi faire apparaître certaines capacités spirituelles insoupçonnées. Le mot qui a ainsi deux sens, le premier, direct et le second, intérieur, est le matériau pur de la poésie. »

Ainsi que le rappelait Georges Pompidou en avant-propos à son anthologie (Le livre de poche, éd.) : « Lorsqu'un poème ou un vers tire le lecteur hors de lui-même ou au contraire le contraint à descendre en lui profondément, à ces signes se reconnaît la réussite poétique ».

Pour cela il évoquait « la nécessaire recherche dans le vocabulaire comme dans la syntaxe, l'obscurité voulue mais jamais gratuite ni vaine ».

De même, sans aller nécessairement aussi loin que Kandinsky pour qui le motif pourrait nuire à sa peinture, le sujet saisi par le plasticien ne faisant pas son œuvre, mais les formes et couleurs assemblées par lui, il est naturel que lorsqu'éclatait par ailleurs l'abstraction dans les arts plastiques, des poèmes que l'on peut également qualifier d'abstraites aient vu le jour.

On peut voir comme tels certains textes de René Char, par exemple, sans même avoir à mentionner cette démonstration en forme d'exercice que sont les 1000 milliards de poèmes de Raymond Queneau.

L'œuvre constitue alors une incantation pure, genre dont procède le caractère de ce qui est poétique en général.

Théodore de Banville nomme la poésie : « ...magie qui consiste à éveiller des sensations à l'aide d'une combinaison de sons...sorcellerie grâce à laquelle des idées nous sont communiquées par des mots qui cependant ne les expriment pas... ».

La poésie ne peut toutefois rester autoréférentielle, ainsi que la peinture par exemple le peut. Mais utilisant les mots du sens commun comme outils (« les mots de la tribu » dont parle Mallarmé), le poème n'en est pour autant qu'une tentative de mise au monde de la poésie qui, au vrai, ne lui appartient pas d'emblée.

Citant à son tour Théodore de Banville en introduction à l'édition de La Pléiade de son anthologie de la poésie française, André Gide le complète pour préciser

que « cette incantation est produite en dehors de la signification usuelle des mots, leur pouvoir d'évocation restant toutefois lié à celle-ci, mais comme entourée d'un halo par lequel le poète obtient son sortilège en juxtaposant ces diaprures ». « Le lecteur n'a pas à précisément comprendre mais à se prêter, les sons rythmés évoquant en lui un faisceau de sensations où la raison raisonneuse n'a rien à voir ; à cause de quoi la poésie devient spirituelle ».

Car en fait nul n'écrit la poésie, mais tente de la traduire plus ou moins difficilement en poèmes.

Ainsi la poésie vient à moi, ma seule responsabilité étant de l'accueillir et de la mettre en valeur en lui fournissant des sons, des mots, des phrases, des rythmes qui lui rendent les honneurs qui lui sont dus et lui permettent de se présenter dans le monde afin de la partager avec le lecteur.

C'est souvent au crépuscule, ou alors à l'aube, qu'un futur poème sollicite pour la première fois mon attention en me confrontant brutalement à un bloc de pure poésie. Dont je sais qu'il me faudra alors l'appréhender avec la plus grande humilité pour tenter de transformer cette sorte de météorite ferreuse incandescente en autant d'outils de fer que possible, zélé forgeron, afin que l'on puisse user d'elle.

Le poète comme artisan

Le poème réussi nous fait également partager le plaisir du poète à s'exprimer en faisant fond sur l'évolution de sa culture. La poésie n'a rien à craindre d'être savante et d'offrir ainsi, comme par surcroît, un plaisir spécifique pour l'intelligence du lecteur. De même que la musique savante est bien la plus accomplie, pour ceux qui savent apprécier l'art du compositeur, en ce qu'elle nous touche alors au-delà des émotions qu'elle suggère.

On peut donc en effet comparer le poète à un vigneron qui calibre et assemble toutes les potentialités de sa terre, de ses vignes et du climat, susceptibles, selon qu'il maîtrise son art, de procurer à l'amateur de vins des sensations qui, passant par les sens, mettront son esprit dans un état d'exaltation heureuse du fait de cette rencontre. L'amateur prend alors conscience d'un travail bien fait et il peut en analyser les ingrédients : le mariage des cépages par exemple.

De même l'amateur de poésie peut distinguer la qualité des images employées et d'autres figures de style utilisées par le poète et y déceler tel ou tel effet heureux ; il peut apprécier le respect - ou l'irrespect référentiel - des conditions prosodiques

traditionnelles que s'est imposé le poète, ou la manière dont il produit un rythme propre à son œuvre à travers l'usage de vers libres.

Mais la prise de conscience de ces éléments de composition, comme pour le vin, par exemple, la reconnaissance des caractères régionaux n'est pas l'objet de la délectation à laquelle le poète espère amener son lecteur.

Car l'aboutissement du poème est d'atteindre au bonheur esthétique, à la fois sensation de ravissement et exaltation de l'esprit : le plaisir. Philippe Senard note ainsi (*Carpe diem, petite initiation à la sagesse épicurienne* aux éditions Les Belles lettres, 2022) que déjà pour le philosophe Philodème de Gadara (110av. JC--40av. JC), « en matière d'excellence poétique, le plaisir est la règle ». Il doit d'ailleurs en aller de même, je pense, pour chaque expression artistique.

A coup sûr, la figure de style la plus sollicitée pour transcrire la poésie est l'image.

Si l'image est dictée au poète directement par l'inconscient et se présente donc souvent en tant que libre association de notions, elle doit être soutenue par une logique interne même si celle-ci est d'apparence paradoxale pour transmettre le sentiment poétique. L'image poétique, même si sa naissance est spontanée, ne procède donc en rien d'une « écriture automatique ».

Pierre Reverdy a décrit au mieux la nature de l'image poétique : « plus les rapports entre les deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte- plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique » (*L'image*, Nord-Sud n°13, mars 1918).

Ainsi, pour paraphraser Hubert Juin préfacier de *La Connaissance du soir* de Joël Bousquet (Gallimard 1981), analysant une lettre de celui-ci à André Gide, « les mots du poème ne créent pas le sens mais permettent au sens qui les dépasse d'apparaître ».

C'est en quoi par exemple la rime, en soi porteuse d'incertitudes, accélère cette cristallisation.

La recherche d'homophonies internes, en imprimant un rythme secondaire aux vers peut heureusement compléter, voire se substituer à l'équilibre sonore du système cadencé. Avec un effet assez comparable à celui de rimes, voire peut-être particulièrement heureux, par les surprises ainsi ménagées au sein du vers lui-même, lesquelles peuvent être de nature à conforter la musicalité d'ensemble du texte.

La ponctuation peut casser le rythme du vers et en ferme en tout cas le sens. La liberté de s'en défaire offerte au poète est donc favorable à l'éclosion de l'émotion esthétique, par nature fluide et surtout affaire de sensations qui sont polysémiques quoi qu'on en ait. Polysémie accrue par la ponctuation imaginaire que le lecteur ajoute pour lui-même, à voix haute ou dans son for intérieur.

L'usage de majuscules au début de chaque vers participe quant à elle à l'autonomie formelle du texte et contribue aussi au dévoilement progressif du sens du poème, à son épanouissement.

Chaque poème doit revêtir le caractère d'une unité, les mots utilisés dialoguant entre eux sans brusquerie.

Dans ces conditions il me semble qu'un poème pour exercer son emprise doit pouvoir être appréhendé d'abord comme un ensemble et inciter ensuite à goûter pour elle-même chaque perspective qu'il contient.

En un mot, maintenir le poème dans un format assez court me paraît le plus souvent préférable. Songeons à l'efficacité d'évocation des Haï Kaï qui sont à lire deux fois dans leur ensemble. Verlaine (*Romances sans paroles*), Rimbaud (*Derniers vers*), Charles Cros (*Le coffret de santa*), Char (*Les matinaux*) et tant d'autres ont dans des textes brefs atteint leur plus grande intensité comme le rappelle Jean -Luc Steinmetz dans sa présentation des *Contrerimes* de Paul-Jean Toulet (Flammarion éd. 2008).

Pour des raisons similaires, le livre de poésie devrait aussi, selon moi, rester si possible assez bref, de manière à présenter le caractère d'une série formant sens par elle-même, comme on parle en musique d'une série de mélodies, plutôt que celui d'un simple « recueil ».

Les poèmes étant toutefois divers par le ton, la couleur, l'intensité, il importe qu'ils se succèdent au sein de l'ouvrage sans à -coups, ainsi que les différents tempos d'une œuvre musicale.

Pour que ces transitions soient fluides, il paraît ainsi souhaitable de regrouper les textes en fonction de leur ambiance, de la proximité de leurs sujets, la contiguïté de mêmes mots significatifs devant toutefois être normalement évitée, et de

ménager la liaison entre les différentes séquences par le moyen d'écrits pouvant faire office de charnières, cela en ayant soin aussi de départager les poèmes les plus intenses en ménageant au lyrisme quelques plages de repos.

Pour une nouvelle poésie classique

La nouvelle poésie classique que j'essaie de défendre ici fait fond sur les avancées en matière de liberté de la parole dégagées à partir des intuitions mallarméennes et retient en particulier le legs du moment surréaliste de notre histoire littéraire, car l'art consiste toujours à transformer l'expérience afin de satisfaire un besoin imaginatif selon l'intuition de Kenneth Clark (in *Civilisation*, Guillaume Villeneuve trad., Nevicata éd., 2021).

Le poème y est perçu comme une métaphore dévoilée par des images et tire avantage de se présenter comme un rythme exprimé par la syntaxe et par le comput des vers et des strophes, avec le plus souvent le soutien de rimes.

Cette poésie néo-classique contemporaine tient également compte de l'évolution du langage et de la diction d'aujourd'hui. Mais elle n'abandonne des règles codifiées dans les manuels que ce qui est inutile à l'harmonie sonore.

Cela peut concerner la question du choix de placer en fin de vers des rimes ou d'autres homophonies lorsqu'une nécessité expressive doit prévaloir sur la révérence envers les canons classiques pour que se manifeste la poésie.

Ou cela peut concerner le décompte des syllabes, la bonne pratique me semblant à cet égard de suivre la dynamique de la langue aujourd'hui parlée, par exemple en ce qui concerne les diérèses que celle-ci ne pratique plus.

Aucune timidité inutile ne doit brider l'inspiration s'exprimant dans un tel cadre sous prétexte de lui offrir les meilleurs outils forgés par la tradition en matière de capture du rythme ou du son.

Mais le poète d'aujourd'hui aura raison au contraire d'émailler de quelques « syncopes musicales », sous forme par exemple d'assonances, la trame de ses strophes si cela lui paraît plus approprié pour donner à son imagination la plus grande force d'expression.

Alors que parfois des rimes trop recherchées ou excessivement sonores pourraient être de nature à affaiblir paradoxalement celle-ci.

S'appuyer sur les fondamentaux est libérateur. Car c'est l'art d'allumer un feu qui réchauffe. Sans oublier toutefois que la poésie en tant que telle n'a pas de règles et que la technique est au service de l'inspiration et ne doit jamais la soumettre. « C'est un don gracieux des dieux », pour citer encore Paul Valéry.

D'abord donc, chaque fois que possible sans trahir l'intention que l'on veut traduire en poème au moyen de mots, de phrases, de sons, explorer la question de savoir si le recours à la versification « classique », loin de présenter des entraves, ne continue pas d'offrir au contraire le plus direct accès à la poésie.

Plier la prosodie à la technique des vers réguliers en soumettant l'agencement du poème à ses contraintes me paraît en effet paradoxalement de nature à libérer l'expression et à aider l'artiste, s'il parvient à s'en jouer, à réaliser cette magie de suggestions qu'est la poésie.

A quoi s'ajoute une meilleure possibilité de mémorisation, du poème ou seulement du vers, comme une ressource pour prolonger le plaisir.

A cet effet l'octosyllabe, le vers le plus long à ne pas nécessiter d'hémistiche semble particulièrement riche. Benoît de Cornulier (*Théorie du vers*, éd. du Seuil) tente de l'expliquer en avançant que la capacité de reconnaissance d'une égalité métrique paraît avoir pour limite supérieure une suite de huit syllabes.

En même temps, ce vers est assez long pour ne pas couper trop vite à la ligne le sens du texte.

La musicalité d'un poème repose sur une recherche portant sur les sons de la parole.

La scansion est à l'origine de l'expression poétique, et pas seulement pour ses effets mnémotechniques. En effet elle est surtout, en maintenant un rythme constant, le soutien le plus ferme de l'incantation à quoi se résume en fin de compte la poésie. Le respect d'une métrique régulière des vers imprime à la syntaxe une servitude qui agit comme une magie quand l'art est maîtrisé.

Osez savourer l'effort de rechercher la rime ! Mais dire aussi la richesse de la rime pauvre, de l'assonance, de la contre-assonance ou de la simple affinité sonore présente en fin de vers qui enchâsse le mot comme une pépite, renvoyant aux sons qui l'ont précédé, tout en soulignant le sens. Au contraire des rimes fort riches accompagnant des vers courts, par exemple de quatre ou six, voire même huit syllabes, risquent de produire un effet d'éloquence souvent dommageable.

On l'a compris, j'estime qu'une page en prose ou un texte en vers néo-libres, c'est à dire sans base mélodique reconnaissable au respect d'un comput de syllabes (ou même de plusieurs comme pour les vers libres proprement dits) et sans l'appui de rimes ou d'assonances tant pour rythmer les lignes avant le retour à la marge que ménager de possibles émerveillements dus à la surprise, ces proses ou néo-vers libres font plus difficilement un bon poème.

Dans cet exercice le poète est privé de tout soutien pour sa scansion, laquelle, par la fascination qu'elle suscite, en particulier lors d'une lecture muette, est particulièrement nécessaire pour faire naître et maintenir la magie que le poète essaie de transmettre. Le rythme du poème est en outre plus difficilement séparable de celui des phrases elles-mêmes, limitant du coup les possibilités offertes au lecteur pour la saisie du texte, qui en ménageant tant de surprises à la pensée participe de la magie poétique.

Dans un poème en vers réguliers, cette magie procède aussi des détours imposés à l'expression par le découpage obligé des vers.

Conserver ce bénéfice, le poète choisissant de s'exprimer en vers libres y parvient en séparant par un passage volontaire à la ligne des éléments de phrase choisis librement par lui.

Il y a là un risque de paraître arbitraire, soupçon dont le vers régulier l'exonère par son caractère même. Or, l'arbitraire dans l'expression est de nature à nuire à l'évidence de sa beauté que doit réaliser le poème. Cela sans mentionner le danger qu'un découpage, facilement heurté, de vers libres faisant se succéder par exemple des lignes d'un nombre de syllabes, soit pair, soit impair, soit trop proche, soit trop éloigné, est de nature à présenter pour la musicalité du texte.

« De la musique avant toute chose ».

La poésie partage avec la musique, par l'expression harmonieuse des vers, le pouvoir de suggestion, et par la plasticité de ses expressions verbales elle libère l'intelligence.

Ainsi le *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Fauré ne fournit pas plus d'anecdotes sur les activités de son héros que celui de Mallarmé. Mais alors que l'un comme l'autre élèvent notre cœur et notre esprit dans une contemplation heureuse de la nature, Gabriel Fauré fait uniquement appel pour cela à notre capacité de sentir alors que le poète agit aussi en séduisant et entraînant notre pensée par la puissance d'évocation de ses mots soutenue par la mélodie de ses vers.

L'un des fondements de notre société est l'apport d'informations. Toutefois, la dissertation n'est pas l'objet de la poésie, le propre de celle-ci n'étant pas de délivrer un propos ni de donner des informations.

Cette distinction entre poésie et exposé d'un discours, y compris méditatif, transcende les traditions qui se sont succédé au cours du vingtième siècle dans son acception longue (+/- 1870 - 1991), depuis les symbolistes, en « tournant autour » du Valéry de *La jeune Parque*.

Cela explique peut-être le caractère paradoxal qui est attribué à la poésie, y compris souvent aujourd'hui par les poètes eux-mêmes et, ensuite, le désamour dans lequel celle-ci est tenue, bien qu'un culte discret lui soit encore rendu.

Mais cette situation ne peut me semble-t-il être que provisoire tant que subsistera un public cultivé.

En effet, ainsi que l'écrivait Auguste Dorchain dans *L'art des vers* (1905, réédition 2022 par Les Poètes Français) « la prose exprime entièrement et suggère à peine ; la musique exprime à peine et suggère infiniment ; le vers, lui, à tout le pouvoir d'expression des mots, peut joindre dans une certaine mesure le pouvoir de suggestion des notes, l'égaliser même quelquefois. Lui seul est à la fois pensée et mélodie. Aucun langage humain ne le dépasse ».

M S

Analogies

*Actif conspirateur
Un poème avancé
A la portée du cœur
T'apporte son secret
Comme un merle siffleur
Il annonce l'été*

MS

Blason de l'écriture

Aux racines de l'homme-vigne
Dont les poèmes sont sarments
Le travail et la sève assignent
Un bois tout neuf selon le temps

Jeunes grains battus par le vent
Ainsi les noms portent l'ivresse
Le prix de leur mûrissement
Non le lait caillé des promesses

Car la poésie est féroce
Les mots pareils à de vivantes
Semences ravies par le souffle
Exposent au froid leurs légendes

Mais du ciel et des fruits les noces
Alors célébrées par mes vœux
Je les chante de ma voix fausse
Le poète est un envieux

Être bûcher

Le nom du feu toujours nouveau
C'est au ciel l'aurore nouvelle
C'est le désir des amoureux
Et l'amitié universelle

Au centre du feu vit l'oiseau
Eclatant de milliers de vies
Il éclaire tous ses rivaux
Le jour ruiné la pâle envie

Il sifflote avec moi il est
Mon cœur mon souffle mon empire
De tous mes noms mon seul nom vrai
Le feu voltigeur qui se rit

Terre et feu

Au phénix brûlant je ressemble
Renaissant tour à tour vainqueurs
De la profondeur du silence
Avec lui ardent voyageur

Lorsque l'oiseau brillant se glisse
De l'ancien feu son maître lieu
Je fuis la cendre en tous pays
De ma joie et de ses clameurs

Puis je fais chaque jour la nuit
A la fin sur le jour descendre
Il ne me reste pas une heure
De ce labeur de cette envie

Traces

Un serpent dans les pousses hautes
S'éveille au soleil comme un sort
Et projette avec soi la faute
D'une accolade sans remords

Laisse un sillon entre les fleurs
De la verdure d'un bref été
Car du matin brisé par force
La mémoire est un pays froid

Puis d'âge les blés sont à vendre
Ployant sous le poids de vigueur
De leurs graines qu'il faudra rendre
Sous la faux franche de stupeur

La terre fendue de labeurs
Par tant de traces scarifiée
Enfin fait signe de blancheur
Son don du gel à l'épousée

Pensées pour un almanach

Les confins militaires
De l'heure et la lumière

Crainte de guerre lasse
Et nos vœux face à face

Que le droit de conquête
Agrandisse la fête

L'horizon de chansons
Fortune des moissons

Alors que la nuit place
Ses bornes dans l'espace

Les étoiles de glace
Frontière de menaces

Au café des Muses

La lune rousse comme un rhum
Ainsi finit par apparaître
En un souffle d'accordéon
Que le soir joue à la fenêtre

Et fi du rêve de gendarmes
D'amener voleurs à confesse
La lune chante un air de charme
Chaque nuit aux voleurs de verbes

Car la vie est un mot à mot
Que murmure la poésie
Dans un cabaret tout en mots
Et vignes vierges de selfies

Ode à juillet

Lumière sèche de juillet
Peinte en bleu de ciel parfumé

Qui révèle qui se dérobent
Les femmes nues sous leurs robes

Telle est la ruche du silence
La maîtresse de l'impatience

Du vent artiste au haut des mâts
Joyau des sceptres du sous-bois

Où les flammes nourries du chant
Crû de la forêt de vivants

Forgent les atours des furies
Pour le chemin de l'huilerie

Les nuages du crépuscule
Avec autorité circulent

Comme des camions de pompiers
Sur la chair à vif de l'été

Si j'aime un paysage il me prend dans ses bras

Ce vent c'est un chamane il mène maints corbeaux
Sur des rails de soleil et de cris leurs ramages
Pour celui qui craintif les porte sur son dos
Par autant de questions exerçant des présages

Reconnais sa vigueur dont triomphe la pluie
Amoureuse son souffle est la sève de l'air
Croassant un plain-chant qui t'appelle à saisir
De la lumière et fuir le ventre de hier

Pour chérir un terroir à y voir l'écriture
De tes jeunes bonheurs qui courbés sur le sol
Dans ton août moissonné couvrent de nourritures
Le terreau de la nuit mais tant pis pour la mort

Mes domiciles

Mon corps habite ici de nombreuses maisons
La maison du chemin libre sous les sandales
Ou la maison du sol qui crie comme un vivant
Et la maison du vent dont s'agitent les salles

Le temps ne reconnaît pour moi de domicile
Sous les étoiles qui sont comme une grande ville

La promenade de la falaise

Quand les panneaux du temps coulissent dans le ciel
Que le jour puis la nuit sculptent des théorèmes
En pariant pour la fuite éblouie du soleil
Sur le relief à vif et tracent leur poème

Nul ne hasarderait des sages géomètres
Par la piste où le vide informe ces parois
Et les vachers du bleu font les nuages paître
A mesurer ainsi sa part du pur combat

Pour Marsile Ficin

Vois là-haut le plus pur est source de l'élan
Un mouvement d'azur c'est le désir violent
Au ciel de disperser ses graines sur la terre
Par la bouche du jour qui ne peut pas se taire
Car des hommes d'ici pliés par le labeur
De louer dans les fleurs d'épis leur neuf bonheur
En nourriront la terre et puis les autres hommes
S'en instruiront alors que des bêtes de somme
Boivent l'eau du nuage apporté par le vent
Sous le jaune soleil le beau fruit du bon temps

Commentaires sur l'art du héros

Le berceau de serpents

En dépouillant de sa souffrance
La vieille terre du désir
Libéré le matin s'élance
Joie défricheuse d'avenir

Le vœu d'Héra

Renommée désir de supplices
Comme aux chrétiens chez les Berbères
L'amour en offre le calice
On la dit la gloire des mères

Les travaux du meurtrier de son frère

Le meurtrier des apparences
Quand l'exploit éloigne du sien
Et de la captive patience
Part multiplier les refrains

Etouffer le lion de Némée - dont la peau ne peut être percée par des armes

De la bête emporter la force
Est condamnation de héros
Qui de naître à mains nues s'efforce
Pour vivre moins nu dans ce mot

Tuer l'hydre de Lerne - dont les têtes sont capables de se régénérer lorsqu'elles sont tranchées

Acquérir les dix mille têtes
Des métamorphoses de l'hydre
Ce sera le clou de la fête
De la réduction des possibles

Ramener le sanglier d'Erymanthe – qui s'attaque aux hommes et dévaste la terre

Ayant disposé tes machines
Parmi les ruses qui te narguent
Désire creuse comme ruine
La violente et veuve camarde

Capter la biche de Cyrénée – consacrée à la sagesse et aux cornes d'or

A conquérir tu te déhanches
Ce qui au vrai souvent te fuit
L'esprit net comme une avalanche
Bien figuré par une biche

Chasser les oiseaux du lac de Stymphale – oiseaux carnivores dont les excréments sont vénéneux

Beaux oiseaux aux plumes de fer
Qui bombardiez tant les rizières
De notre enfance et les djebels
Vous ne passerez pas l'hiver

Capter les juments de Diomède – féroces juments nourries de chair humaines

Voie lactée la belle nourrice
Des juments pleines du printemps
L'amour toujours un peu novice
Trouve refuge en vos bras blancs

Rapporter la ceinture d'Hippolyte – fille de la mort et reine des amazones

Tu ne gardes pas la ceinture
Amoureux gage des amants
Afin l'amazone en peinture
L'assurer de tes sentiments

Dompter le taureau de Crète - son emblème royal

Ton sang est le sang de la lune
Vigueur des cornes du taureau
Et si ma chanson importune
Eh bien je n'y vois pas défaut

Cueillir les pommes d'or des vergers du soleil

Car tout ce que l'on dit est vrai
Automne saison glorieuse
De ses fruits couleur de succès
Notre jeunesse est envieuse

Pour le temps présent - nettoyer les écuries d'Augias

Offrant au peuple la terre ocre
Par quoi tout est toujours vivant
Et l'amour crainte des médiocres
Par l'éloquence de ton rang

Enchaîner Cerbère - le chien qui vit sur les bûchers

Toi bien nommé gloire des mères
Hercule avec nous aies tombeau
Non pas ce que l'on met sous stèle
Nos vœux guettant des sens nouveaux

Mais le vainqueur renie sa gloire

Tu chassais les monstres du livre
Pour gagner un regard des yeux
Délicieux des jeunes filles
Le courageux pauvre orgueilleux

Des épisodes de la guerre

Hélène

Hélène chaste en son
forfait De figurer grenade
vive
Bien emportée par la marée
De toi tous les vivants sont
ivres

Le roi

Soulage un trône de ton
poids
Dont la raison violente est
reine
Lourd de la fraude qui
t'échoit Ta foi est une chaise
vaine

L'armée

Voici la chantante cohorte
Mille regards flammés
d'émois
Deux mille pieds marchant à l'ordre
Pour fouler aussi d'autres lois

L'époux

Du vain briquet de ta colère
Sur l'amadou de tant d'amour
Une étincelle meurtrière
Engouffre le beau dans ton
four

Iphigénie

La victime d'une pensée
Son sacrifice est un
aveu
Qui par tant de beauté lassé
De périr à soi fait le vœu

Le voyage

Ainsi vont les gens à la
guerre
Ramant contre leurs
souvenirs
Paysans vous étiez naguère
Germes du foin crûs pour
pourrir

L'attente

A jouer l'avaleur de sabre
Les matins grignotent les
lunes Que le soir fabrique
une à une
Pour sa grande foire
macabre

Batailles

Tant de souffles qui s'évaporent
Abandonnés par la pensée
Loin de l'image de leurs corps
Pour le temps l'unique mariée

La fureur du champion

Tu pourrais cueillir les
jonquilles
Mais tes égards vont au
massacre
C'est un chien dans un jeu de
quilles
Qui mène cortège à ton
sacre

Victoire

Sur un grand cheval de
menaces
Par la cité de fier arroi
D'un juvénile geste embrase
Dans ton sein vif un vieil
effroi

Sur les *Métamorphoses* d'Ovide

Les parures pour nos espoirs
Voici à quoi les dieux s'appliquent
En rouge brique sur fond noir
Aux flancs d'un vase de l'Attique

Où les crinières de leurs corps
Nous précèdent pour cette danse
Sous les cent faux-plis de leurs toges
La chair est la ruse des sciences

Fable en hommage à Charles Darwin

Par mon aïeul le trilobite
Né de la plus haute noblesse
Je me délivrerai du vice
De n'être homme que par paresse

Avec des yeux de libellules
Pour explorer tes émotions
Et dans l'intime des cellules
Les rêves du premier poisson

Naissance de Vénus

Le combustible des étoiles
Enflammant des milliers de sons
Du certain consume les toiles
Qui recouvrent de mots les noms

D'une diaprure bizarre
Comme d'un mythe ou bien de l'aube
S'élève quelque forme rare
Tel qu'un brochet saute de l'eau

Vers ce matin dont le soleil
Semble une fille aux joues vermeilles
Qui tiendrait sur son sein le miel
Aurait pour ventre le réel

Bellérophon

Modèle de tous les chics types
Enfin sur ton cheval ailé
Va de ta lance poétique
Transpercer le front des mauvais

Le poème né de la source
Que le sabot de ton coursier
A déagée des molles mousses
Ne rouille pareil à l'épée

Mais guide alors sous la grande-ourse
Des amants la troupe obstinée
La beauté dirigeant la course
Pour murmurer les stances vraies

Aux princes de la jeunesse à propos d'une frise qui leur est consacrée

Dans Nîmes la maison carrée
Où votre culte révolu
La force naïve et dorée
Adorait en un temps déchu

Le soir comme un jeune bourreau
Étrangle son soleil fébrile
Or il paraît au jour nouveau
Fiancé de l'aube nubile

Il n'est de rite pour ces noces
Nul n'entend plus les poésies
Où les chevaux de Phoïbos
Prenaient le rythme pour prairie

Maison natale

La maison rouge est dans ma tête
Aux cent chambres inhabitées
Le jour encore à la fenêtre
Dans un paysage ignoré

Y mène un chemin de traverse
Par une colline au gros dos
Et des champs où n'est nulle herse
Pour vivre il est souvent trop tôt

Aujourd'hui commence demain
Demain sera un jour de fête
Où nous guiderons dans les foins
Les bœufs avec le rêve à paître

Incantation pour la science d'être heureux

Sur le ciel empli de plumages
Sur lesquels les instants voyagent
Je sais graver les tatouages
De la vie jeune comme l'âge
Mordre les poussières d'orage
Libérer le vent de sa cage
Boire le lait cru des nuages
Et cette pluie sur ton visage
Sous le ciel plein comme un village

Autoportrait

Sous l'étendard vivant
Des oies de Sibérie
Je suis pareil à toi
L'indien sans eau de vie

La steppe est mon usage
Habitée aux feux
Et je suis de passage
En tous les autres lieux

Car je suis cet enfant
Lecteur de poésies
Qui la nuit sur le toit
Guettait les satellites

Dans la ville arthritique
Aux 100 jeteurs de sort
Avec défi mes lèvres
Expulsent la chanson

Ainsi qu'un étranger
Je n'ai pas les façons
De l'habile aujourd'hui
Semé de météores

Apologie des jeux divinatoires

Dans mes pages d'annales
Comme il n'est de chagrin
Privé de martingales
Sous la cendre des lois

Les lignes dans ma main
Donnent l'itinéraire
Pour le désir des dés
La liberté des cartes

Âge

Les horizons du sol
Entourent l'estuaire
Mes veines s'y écoulent
Apprennent de la mer

Et creusent le banal
Avenir d'une fosse
Sous l'âge végétal
Où la vie se dispose

Une chasse

Les steppes de la nuit
Où mille cavaliers
Se repaissent de vent

La meute bleue les fuit
Les poignards de la lune
Dans des regards d'argent

Puis mille oiseaux criards
Tapisserie de l'air
Réjouissent la fête

Quand la horde périt
Sous les flèches de l'est
Qui brillent comme miel

Ces cohortes d'étoiles
Leur brasier de clarté
Rejoignent le poème

Pareilles à des loups
Chassés hors du repaire
Par les flammes du jour

La belle peur

Quelque son bousculant l'armure
De paille debout sur le champ
Parmi corbeaux et pies par ruse
Une rêverie en passant

Que la jeune brise articule
En soupesant les ossements
De planches comme nerfs ou muscles
La simple fabrique du sens

Eloge de l'élégie

Les mots pour débusquer ma peur
Pour qu'à midi les ombres fuient
Du jour qui se repaît des heures
Que la candeur du ciel fourbit

Disent dans l'herbe la vipère
Les fleurs mordues de la faucille
Mais la tige ourdie par la terre
Le papillon sous la chenille

Consolation de l'âge d'or

Dans un bruit de papiers l'ange qui me survole
Par une aile froissée cache son regard drôle
Je connais son secret à l'ange familier
Je suis l'ombre qui fuit sans cesse ses pensées

Son vol est dans les cieux loin des chemins de terre
Dont les hommes sont fiers de fouler les mystères
Cet aérien penseur veut embrasser mon corps
Pour partager ainsi le propre de son sort

Leçon d'angéologie

Pareil au vrai Sisyphe

Si sa pierre le griffe

Cet athlète qui porte un beau soleil rebelle

Tel un cadeau pour l'aube entre des moignons d'ailes

C'est un ange de chair éclaboussé d'été

Dont les plaies sont humus pour la fraternité

Ses ailes sont paroles

Sources des paraboles

Par le jour énoncées

En forme de poème

Interprétation d'une gravure jésuite ancienne

Le gracieux rhinocéros
Au ciel maman aura des ailes
Mais l'agneau n'y est pas féroce
Si l'homme y vole comme l'aigle

Le miroir tendu dans les cieux
Reflète une terre amoureuse
Et le royaume des aïeux
Est bien notre jeunesse heureuse

Poème de l'incertitude

Lame fraîchement aiguisée
Paraît le soleil se hissant
Comme une pensée acérée
Mimée par l'oiseau sous son chant

Que la mélodie est blessante
Qui taille dans le jour les sorts
Quand l'avenir ouvre sa tente
Et la nuit clôt ses douze portes

L'aveu de l'argonaute

Tu lui prêterais attention
Si tu avais un peu de peine
A ce chant de ma déraison
Sinon d'une fête foraine

Disant nous partirons sans faute
A la saison la plus amère
Les pilleurs du pays des faunes
Bergers des toisons de la mer

Vers où le soleil a maison
L'est que pâturent nos regards
Pour délivrer la cargaison
Du troupeau liquide des gloires

Aux contrées de miel et de joie
Dont notre espoir a fait le siège
Et nous noyer dans le miroir
Que l'écume offre sous son piège

Des mots de saison

1.

Le premier bourgeon
Est l'anonyme promesse
Que le bonheur fait

2.

Des fleurs dans les champs
Les blés clamant la liesse
Du soleil de l'est

3.

Lorsque le cerf fuit
Comme un coup de feu est rouge
Le soleil de l'ouest

4.

Neige sur le lac
Les oies se sont envolées
Pêcheur sur la rive

Méditation de l'idée d'exil

Je suis un roi de *fantasy* je vous le dis
Ma couronne est un temps d'impatience et d'ennui
Le royaume m'attend pendant que je le fuis
Une oasis de vœux dans des sables d'oubli

Sur le drapeau mes armes sont de négligence
L'animal héraldique est presque mort de rire
Les frontières gardées par votre indifférence
Mon royaume est ne pas souffrir

Paroles sur un air de tango

L'isolateur de porcelaine
Entend passer les mots d'amour
Et sur les fils du téléphone
Des oiseaux éveillent le jour

Le cuivre et l'électricité
Echangent ainsi leurs paroles
Tant qu'en richesse ou pauvreté
Les mots suivent leur jeu de rôle

L'espoir vit entre les pylônes
De béton qui vers elle accourent
Et dans la ville où n'est personne
Les moineaux étreignent le jour

Quatrains pour Danielle

Mon souffle une lande brûlée
Sous le baiser de ton regard
Où l'herbe se plaît à germer
Trouvant le secret de l'eau rare

Jardin de lilas et de roses
D'un palais pareil à tes joues
De ciel sont les terrasses d'or
De ta boucle où le soleil joue

Or sur ta lèvre au goût de pain
Je cueille pour prix que je t'aime
Sous le nuage de ton sein
Ton corps sait l'orbe du poème

Avec le silex des étoiles
Sur les torches de tes cheveux
Pour notre marche triomphale
Je ferai fortune du feu

Hymne au retour du jour

La nourriture du chat maigre
Comme morsure sur le gel
Ce serait la leçon d'hier
Celle du malheur attentif

Nouvel assassin ingénu
L'époque aux armes de jeunesse
Avec les heures danse nue
Pour accueillir l'âge trivial

Le calme de l'eau intérieure
Et le froid enchaîné du ciel
Font un pacte sur la souffrance
Le respect mutuel des monstres

Sans bagages le temps voyage
Las de l'enfance et de sa glu
La durée bouge les nuages
Sous son bleu le ciel est tout nu

Où la nuit porte ses vivants
Sur l'épaule des nébuleuses
Comme le fleuve les poissons
Et comme les rêves la peur

Le frêle oiseau de son chant mâle
Extrait la lumière du noir
Et les sentiments en rafale
Aucun nom n'épuise le vif

Aucun son n'appelle l'aurore
Qui ne séduit l'homme à sa faim
Le mot a la douceur d'un sort
Une plume au-dessus du feu

Ces quelques trilles sur ma peine
Ces quelques vers pour un cahot
L'amour sujet de sa rengaine
Où mon cœur pend comme un drapeau

Une parole libérée

De mon corps cet oiseau libre pilleur des champs
Le matin il s'envole en écartant mes côtes
Orgueilleux de son vol et conquérant du chant
Vainqueur des murs obscurs du sang dont je suis l'hôte

Pour partager sa voix dont le son est soleil
Qui court parmi la plaine ainsi que font les lièvres
Ma foulée est trop courte et mes joues trop vermeilles
Si j'espère parfois que l'oiseau me délivre

Raison dorée

Inspire-toi de l'aube où naissent les moineaux
Dont les cris pour nos chants forgent les théorèmes
Vers quelqu'un de leurs nids comme autant de signaux

Aux battements d'envols s'accorde le poème
Les coups d'ailes trouvant la pâture du jour
De piller la foison de la lumière même

Et tracer dans le bleu vivant le mot amour

Dessin d'une fenêtre au soleil

Intimité de l'air offerte après la nuit
Fenêtre dont le signe est un astre qui fuit
La froideur et revient porteur d'un jour aussi
Vivant fugace et clair qu'un rêve de la nuit

Le triomphe de la faim

C'est le triomphe de la faim
D'être là jamais rassasiée
Louer dans le grain la fournée
Malgré les coteaux sans moulins

Fêter l'épi pour sa jeunesse
Et comme promesse de foin
Avec les champs faire festin
De pluie où trône la liesse

Pour faire un pain

Ces fétus privés de leur poids
Libres de vie sur des moellons
Du fléau connaissent la loi
De jour en jour scellant l'union

D'amitié des ciels à foison
Pour les blés lourds d'être fauchés
L'oiseau qui crible la moisson
Des récoltes ici livrées

La secte des mathématiciens

Régler les cordes de la lyre
Est art de mathématicien
C'est ce que Pythagore assure
Qui fit de sagesse son bien

Ainsi sous la nuit tatouée
D'étoiles où vit la musique
De la vérité dans ses voiles
De constellations magiques

Ainsi par les yeux du poète
Et sur ses cahiers d'écolier
Où tous les humains sont en fête
Peuplant son crâne sans lauriers

L'art et les nombres font l'amour
La trame de notre épopée
Quand la vie brûle dans son four
Jusqu'à nos meilleures pensées

La gloire d'Homère

Des syllabes groupées par huit
S'assemblent en un vers je crois
Qui sait ce qu'est la poésie
Si l'on y trouve quelque loi

Ce n'est pas bonnement musique
Pour mes sentiments redorer
Et pas plus l'écho d'une fuite
Le sens délaissant la pensée

C'est du beau un appel à l'aide
Un soleil neuf qui tout seul luit
Que cherche un regard ébloui
Dans la liberté de la fête

Ainsi dire ce que tu aimes
Mais sans fatiguer le papier
En parlant de la belle Hélène
Je peux taire mon odyssee

Comme délivrée par les flots
Ses rameurs scandant leur tracé
Vogue alors la barque de mots
Sur la mer des saisons jetée

Un chant sur terre

Sur les collines ô
Seins doubles de l'azur
Et de la glèbe dure
Emmêlés peau à peau

Et les pays d'emblèmes
Où sont les animaux
A poils plumes ou rêves
Un symbole de l'aube

Vivre
Inonde d'abord l'arbre dans ses branches les plus hautes par ses feuilles les plus minces
Puis descend lumière le long du tronc éveillant les insectes piqueurs
Jusqu'au lieu où je me tiens Je le nomme millier
Et me mets en marche

Puisque je suis ce poète aux yeux de charbon
Que la lumière enflamme

Mon pas est difficile à extraire de la glaise
De la roche qui me constitue
Homme

Poète qui poursuit son songe d'homme
Mais reste immobile au centre de son ombre qui tourne autour de lui
et l'on entend grincer les rouages de l'air

Mon sang est un rosier
Ma langue une nuée de moineaux
Pendant que j'arpente les mille chemins de mon désir
Sur l'écorce du monde

Avec pour aïeul un enfant

Habile à cueillir dans les nuages les prochaines promesses de fleurs
Car les racines de la pluie
Vivent au ciel avec les racines des présages

Oiseaux industriels oiseaux lâchez les graines
D'où germeront dit-on des gerbes d'arcs- en -ciel

Qui sont des pierreries semées par les arias
Sur les lopins de vent labourés par vos ailes

En éduquant ma voix pour parcourir les nues
Avec mon corps sur quoi la terre s'évertue

Liste des poèmes

Préface.

De quoi parlons-nous quand nous disons : c'est de la poésie ?

Analogies

Blason de l'écriture

Être bûcher

Terre et feu

Traces

Pensées pour un almanach

Au café des muses

Ode à juillet

Si j'aime un paysage il me prend dans ses bras

Mes domiciles

La promenade de la falaise

Pour Marsile Ficin

Commentaires sur l'art du héros

Des épisodes de la guerre

Sur les *Métamorphoses* d'Ovide

Fable en hommage à Charles Darwin

Naissance de Vénus

Bellérophon

Aux princes de la jeunesse à propos d'une frise qui leur est consacrée

Maison natale

Incantation pour la science d'être heureux

Autoportrait

Apologie des jeux divinatoires

Âge

Une chasse

La belle peur

Eloge de l'élégie

Consolation de l'âge d'or

Leçon d'angéologie

Interprétation d'une gravure jésuite ancienne

Poème de l'incertitude

L'aveu de l'argonaute

Des mots de saison

Méditation de l'idée d'exil

Paroles sur un air de tango
Quatrains pour Danielle
Hymne au retour du jour
Une parole libérée
Raison dorée
Dessin d'une fenêtre au soleil
Le triomphe de la faim
Pour faire un pain
La secte des mathématiciens
La gloire d'Homère
Un chant sur terre

Michel Stavaux est un poète belge de langue française né à Bruxelles en 1948.

Ces Analogies constituent une série de poèmes composée entre juin 2021 et juin 2023 à partir d'une réflexion sur l'esthétique poétique reprise ici en tant que préface, « De quoi parle-t-on quand nous disons : c'est de la poésie ? »

Du même auteur, notamment :

Cheval d'ivoire, Gallimard éd., 1964

Des cactus que la mer rejettera demain, André De Rache éd., 1969

La promenade rue Volière, Formes Et langages éd., 1970

Le maître du hasard, illustré d'un dessin original et 25 illustrations d'Armand Simon, André De Rache éd., 1976 (prix Emile Pollak de l'académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, destiné aux poètes de moins de 35 ans)

Selva » Tombeau de Machiavel», Saint Germain Des Prés éd., 1986

L'air et le bond, Editions d'Hez éd., 2013

Les Régaux, choix de poèmes, Muses éd., 2017,

Cailloux, Editions d'Hez éd., 2021

12 best of, choix de poèmes, Les Amis De Thalie éd., hors commerce, 2022

Sur l'auteur : https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Stavaux

